

CG Cinéma International et Ad Vitam
Présentent

KINGS

Un film de DENIZ GAMZE ERGÜVEN

AVEC HALLE BERRY, DANIEL CRAIG,
LAMAR JOHNSON, KAALAN « KR » WALKER ET RACHEL HILSON

SORTIE LE 11 AVRIL 2018

Couleur / Durée : 90 mn

DISTRIBUTION

AD VITAM

71, rue de la Fontaine au Roi – 75011 Paris
Tél. : 01 55 28 97 00
contact@advitamdistribution.com

RELATIONS PRESSE

MONICA DONATI

55 rue Traversière – 75012 Paris
Tel : 01 43 07 55 22
Monica.donati@mk2.com

Matériel presse téléchargeable sur www.advitamdistribution.com



SYNOPSIS

1992, dans un quartier populaire de Los Angeles.

Millie s'occupe de sa famille et d'enfants qu'elle accueille en attendant leur adoption.

Avec amour, elle s'efforce de leur apporter des valeurs et un minimum de confort dans un quotidien parfois difficile.

A la télévision, le procès Rodney King bat son plein. Lorsque les émeutes éclatent, Millie va tout faire pour protéger les siens et le fragile équilibre de sa famille.

ENTRETIEN AVEC DENIZ GAMZE ERGÜVEN

Comment est née l'idée de *Kings* ?

Tout a commencé pour moi avec les émeutes de 2005 en France. J'ai été interpellée par ce qui était en train de se passer. Et j'avais le sentiment de comprendre, du moins de reconnaître ce qui se matérialisait à travers ces émeutes. Je ressentais un malaise très fort à l'époque en France. Je suis arrivée à Paris à l'âge de six mois, j'y ai vécu presque toute ma vie. Or je n'étais toujours pas française, on venait de me refuser pour la deuxième fois la nationalité. Et je ne savais pas si j'allais pouvoir rester en France. Je devais aller fréquemment à la Préfecture, j'avais peur à chaque fois que je passais le contrôle des passeports à la frontière. Je ressentais ainsi un sentiment étrange de fragilité dans ma relation au pays que je considérais comme le mien. Dans ces émeutes, je pouvais reconnaître quelque chose que je ne connaissais que trop bien. Ce sentiment d'être rejeté par un pays qu'on aime profondément, même si ce qui passait alors, courses poursuites, affrontements avec la police, ce n'est pas comme cela que je manifesterais mes émotions.

Un an plus tard, j'ai rencontré cette femme qui m'a parlée des émeutes de Los Angeles. J'avais toujours en tête ces images surgies de mon adolescence, Rodney King, Reginald Denny. Bien que les émeutes de 1992 à LA se soient passées à une échelle radicalement différente, elles sont le même symptôme d'une détresse émotionnelle arrivée à un niveau extrême.

Et donc tu es partie pour Los Angeles afin d'enquêter sur les émeutes ?

J'ai d'abord entamé des recherches à Paris, en épluchant tous les livres et les archives auxquels je pouvais avoir accès. J'ai eu assez vite l'intuition du film que j'avais envie de faire. A la première occasion d'aller à Los Angeles je suis partie un mois, fin août 2006. Je n'y avais jusque-là jamais mis les pieds. J'ai parcouru South Central, et les quartiers qui avaient été le *ground zero* des émeutes. J'ai continué aussi à parcourir toutes les archives auxquelles je pouvais avoir accès, de radio, de presse, de télévision... J'avais dans un premier temps besoin de m'appropriier ces événements comme des faits d'Histoire, puis de tout oublier pour faire un film. Chaque pas, chaque échange durant ce premier voyage ont confirmés l'intuition initiale. Et cela a été trois ans où j'allais à Los Angeles le plus souvent possible. J'ai passé beaucoup de temps au sein des différentes communautés impliquées d'une manière ou d'une autre dans ces émeutes.

Je partageais le quotidien d'officiers de police, de membres de gangs, d'habitants de South Central. J'avais besoin de comprendre le regard de chacun, les différentes manières de penser. Il s'agissait de comprendre des dynamiques qui m'étaient étrangères.

Qu'est-ce que tu cherchais à comprendre en particulier à South Central ?

La mentalité d'un membre de gang, la mentalité des gens qui travaillent pour la police de Los Angeles, des gens qui habitent dans tel ou tel quartier spécifique, etc. Comment fonctionnent les lignes invisibles que les habitants de cette ville ne franchissent pas. South Central est comme une île coupée du reste de la ville. Les blancs n'y mettent quasi jamais les pieds. Ses différentes communautés ont des relations compliquées. Il fallait que j'y passe du temps pour en comprendre les fonctionnements.

Toutes les scènes, même les plus invraisemblables de *Kings*, sont adossées à quelque chose de réel. Durant l'écriture du scénario, j'avais toujours l'impression de tarir mes sources. Je retournais à South Central, aller faire des rencontres et me faire raconter des histoires, sans trop savoir ce que je cherchais. Le type qui se fait cambrioler ses toilettes, le manager d'un fast food qui négocie avec les émeutiers... rien de tout cela n'est inventé.

Comment as-tu imaginé les personnages du film ?

Ils sont tous inspirés de personnes réelles. A commencer par la rencontre décisive avec la « vraie Millie », devenue le personnage central du film. J'étais en route vers une église. Je m'étais perdue et j'ai demandé mon chemin à cette femme. Elle m'a dit « viens plutôt dans *mon* église ! ». Je l'ai suivie, et une amitié est née. Millie est une espèce de totem, cette *foster mum* qui prend en charge les enfants d'absolument tout le monde.

Qui est Ryan, auquel tu dédies *Kings* ?

Le petit fils de Millie. Il était avec elle le jour où je l'ai rencontrée. C'était alors un garçon de douze ans que j'ai vu grandir. J'ai souvent pensé que Günes (l'actrice principale de *Mustang*) et lui révélaient une même forme de vivacité et d'intelligence. Ils étaient assez similairement touchés par la grâce. On a eu une relation très privilégiée au cours des années. C'est une des personnes que j'ai le plus photographiée de toute ma vie. Quelque chose qui est de l'ordre de la tragédie planait pourtant sur cette famille. Sa mère et sa grand-mère avaient cette peur constante qu'il lui arrive quelque chose de terrible. Elles ne voulaient absolument pas qu'il sorte de chez eux, à tel point qu'elles avaient décidé qu'il serait scolarisé à la maison. Comme dans les contes de fées, il y avait cette espèce d'emphase pour protéger cet enfant en particulier parmi sa quasi dizaine de frères et sœurs. Et malgré toutes les protections prises, il s'est fait tuer, à l'âge de dix-sept ans. J'ai eu l'impression de tout voir se mettre en place jusqu'à cette tragédie, le cadre se mettre en place et cet enfant ne pas échapper à son destin, ce danger qui planait sur lui depuis qu'il était tout petit. J'ai appris sa mort par sa famille puis je suis allée voir la LAPD, pour avoir leur version des faits. Ce meurtre, comme tant d'autres dans ce quartier, n'a jamais été élucidé.

Comment étais-tu accueillie ici ou là ? Cette fille qui débarquait de France avec sa caméra...

South Central, c'est comme une île. 99 % des habitants ne sortent jamais de leurs quartiers. Et puis il y a ces divisions très marquées intra South Central, que ce soit celles des gangs ou d'autres, comme une sorte de damier où on ne va pas sur la case d'un autre. Du coup, ils ne rencontrent presque jamais d'étrangers. Par ailleurs c'est la première fois que j'arrivais à définir qui j'étais, je disais : « Je suis turque de Paris et je travaille sur un film qui se déroule lors des émeutes de 1992 ». Cela générait une sympathie immédiate.

La plupart des gens étaient plutôt bienveillants ou en tout cas curieux. Même la LAPD (les émeutes de 1992, ce n'est pas une heure de gloire de la police de LA) était extrêmement transparents. J'avais l'impression d'être au contact d'une vraie démocratie à ce moment-là. C'en est même arrivé à des niveaux de familiarité qui étaient presque gênants, à force de patrouiller avec eux pendant douze heures.

Pourquoi ce titre ?

Kings... « King » je n'ai pas besoin de le dire, est un nom chargé d'histoires.

Mais ce titre dit aussi le regard de Millie sur ses garçons, les personnages principaux, William et Jesse. Aussi, en termes de dramaturgie, Jesse est pour moi le héros tragique au sens classique du terme. C'est un affrontement de rois.

Comment as-tu casté le trio d'adolescents ? Ces acteurs-là, comment les as-tu choisis ?

Rachel Hilson avait une insolence et une énergie folle. Je lui avais fait passer les mêmes auditions qu'à toutes les filles de *Mustang*, et elle avait cette espèce d'énergie bouillonnante, cette capacité à anticiper, ce charme bien particulier qu'a le personnage de Nicole. Kaalan « KR » Walker (William) avait une fougue évidente pour le personnage. Lamar Johnson, pour Jesse, c'est surtout son élégance, toutes les notes différentes qu'il pouvait jouer en audition, qui m'ont conquise. Ensuite, comme dans *Mustang*, il s'agissait de composer une famille. Il y a les autres enfants, plus jeunes, chacun d'entre eux est bouillonnant, drôle ou attendrissant.

Et Daniel Craig, Halle Berry ?

J'ai un rapport très possessif et complètement jaloux aux acteurs. Je n'aurais aucune envie d'aller avec un acteur, quelque part où il aurait été avec un autre metteur en scène. Et je ne récupérerais jamais un acteur à la fin d'un grand rôle pour le recaster dans un rôle similaire. J'aime, avec un acteur, aller quelque part où il n'a jamais été et explorer une part cachée. Daniel Craig est un immense acteur qui a interprété des rôles extrêmement variés. C'est aussi un acteur particulièrement physique qui a dans sa palette des notes proches de celles d'un Buster Keaton ou d'un Harold Lloyd, ce qui est rare. Et le personnage qu'incarne Daniel Craig dans *Kings* nécessitait cela... Au-delà de tout un tas d'autres éléments. Halle Berry, on s'est rencontré durant la campagne des oscars de *Mustang*. Je trouvais qu'elle avait beaucoup d'humour et cette grâce féminine, qui correspondait à l'énergie de Millie. Mais ce n'était pas du tout prévu : la rencontre a été organisée par des agents et managers sans que j' imagine une seconde que j'allais lui parler de *Kings*. A l'époque je ne pensais plus à *Kings*, pourtant je lui en ai parlé. Ça a été l'étincelle de départ, qui a permis au film de se faire après toutes ces années.

Tu as travaillé avec la même équipe que sur *Mustang*. Es-tu en train de créer une «famille du cinéma » comme tu le dis parfois ?

Effectivement, j'ai par exemple des liens très forts avec mon directeur de la photographie. Là je suis en train de travailler sur autre chose, à la Nouvelle Orléans et je suis frustrée de ne pas avoir David Chizallet à côté de moi. On se connaît depuis seize ans, on travaille ensemble depuis longtemps, on se comprend à demi-mots. N'importe lequel de nos échanges professionnels se fait sur des sédiments de discussions. Des conversations interminables sur des films, des tableaux, des références, des images. Un degré de compréhension très précieux. C'est aussi le cas avec ma monteuse, Mathilde Van de Moortel, ou encore le mixeur Olivier Goinard. Des relations de fidélité de film en film. Ludivine Doazan, la scripte, j'ai travaillé avec elle à la Fémis, enfin Suzanne Marrot, la coach des jeunes actrices de *Mustang*, revenue être la coach des jeunes acteurs de *Kings*. Une alliée absolue. Je sais que je peux lui faire complètement confiance. A la fin d'une prise, quand j'ai fini de parler avec les acteurs, je sais qu'ils sont entre de bonnes mains avec elle. Il y a enfin Warren Ellis. C'est une collaboration qui m'est chère. C'est quelqu'un avec lequel on réfléchit à deux. J'ai aussi la conscience d'avoir affaire à un très, très grand artiste. De même pour Nick Cave, qui a composé avec Warren la Bande Originale de *Kings*.

On aurait pu s'attendre à une bande son hip hop, style *Straight Out of Compton* pour correspondre à la musique qu'on entendait à South Central à l'époque. Or tu choisis de travailler de nouveau avec Warren Ellis, et Nick Cave.

Warren et Nick participent vraiment à la narration du film, d'une façon unique. Quand Warren prend un instrument en particulier, c'est comme un soliste qui chante et raconte une histoire. Il y a donc ce côté très narratif de leur musique d'une part, et d'autre part la touche émotionnelle immédiate qu'elle apporte.

Les émeutes de Los Angeles résonnent d'une actualité terrible aujourd'hui... Que penser des émeutes de 1992, vingt-cinq ans après ?

Il y a deux échos à ces émeutes, qui résonnent particulièrement aujourd'hui. D'abord la « question raciale » comme on dit aux Etats-Unis. Un problème majeur, qui est très loin d'être réglé. Nous faisons cette interview depuis La Nouvelle-Orléans, une ville marquée par la ségrégation, qui est elle-même la conséquence de l'esclavage. La société américaine reste très marquée par ces tragédies. Je vois beaucoup de tabous, de nervosités vis à vis de ces sujets, mais pas forcément une pensée qui torpillerait véritablement cet héritage. Ensuite, pour moi, ça résonne aussi avec ce sentiment d'être un citoyen de seconde catégorie dont je parlais. Un citoyen qui n'a pas d'existence dans le regard de beaucoup de personnes. Ça peut paraître une abstraction, mais il suffit de regarder comment on considère les réfugiés ici ou là dans le monde. Une façon de considérer des gens dont la vie est importante et d'autres dont la vie ne l'est pas en se basant sur leur origine ou la couleur de leur peau. C'est difficile à comprendre, si c'est quelque chose que vous n'avez jamais expérimenté, mais c'est bien de cela dont il s'agit.

Pourquoi *Kings* a pris tant de temps à se faire ?

Dès le départ, c'était un projet à rebrousse-poil des routes classiques de production. Il y a dix ans j'étais une apprentie-cinéaste qui sortait de l'école. Je n'avais absolument aucun réseau outre-Atlantique. Et en France, presque tous les guichets sont faits pour résister à Hollywood. On ne finance pas de film en langue anglaise, on ne finance pas de film tourné aux Etats-Unis. J'étais donc à contre-courant de tout. Et puis *Kings* n'est pas un tout petit film pour un premier long métrage.

Il a dans le film ces images d'archives, qui viennent de façon récurrente rythmer la narration. Qu'est ce qui t'intéresse dans ces images-là ?

Les deux faits divers qui sont à l'origine des émeutes de Los Angeles en 1992 (le tabassage de Rodney King et la mort de Lataha Harlins) sont les premières images comparables aux vidéos qu'on appellerait virales aujourd'hui. Des miroirs dans lesquels des gens reconnaissent des graves problèmes, qu'ils pourraient un jour avoir à affronter. Tout à coup il y a ces deux histoires, qui incarnent ce malaise. Un reflet brutal dans lequel des multitudes de gens, des communautés entières, pouvaient se reconnaître. J'ai voulu dans *Kings* raconter cette chose très particulière : comment des individus pouvaient être affectés par des histoires concernant de gens qu'ils ne connaissent pas du tout mais dans lesquels ils se reconnaissent. Et comment ces histoires peuvent avoir un impact sur l'inconscient d'une ville. C'est tout un quartier qui se reconnaît dans un fait divers, et commence à ne plus tourner rond à cause d'histoires comme celles-ci. Ces images d'archives disent toujours cela aujourd'hui, ce moment particulier de notre culture visuelle où des micro faits-divers, filmés par une caméra-amateur, commencèrent à avoir un impact sur la vie de tout un chacun.

Pourquoi n'y a-t-il pas eu de film sur ces émeutes de Los Angeles jusqu'à maintenant ?

D'une certaine manière, ce qui concerne les questions raciales aux Etats-Unis reste sous une sorte de chape de plomb. On ne parle pas dans la vie de tous les jours l'héritage encore traumatisant de l'esclavage, de la ségrégation. En outre ce n'est l'heure de gloire de personne les émeutes de 1992, ni de la LAPD qui s'est comportée en toute lâcheté, ni des gens qui sont allés piller dans des grands magasins. Beaucoup d'enfants qui sont nés après ces émeutes ne savent pas ce qu'il s'est passé. Leurs parents ne leur en ont jamais parlé. C'est un moment honteux pour tout le monde. Tout d'un coup cette fameuse chape de plomb se lève, on voit à quel point c'est dégoûtant, puis on referme, ça redevient tabou et on n'en parle plus. Au début des émeutes il y eut un moment d'indignation,

tout le monde était d'accord, une injustice énorme avait été commise. Mais ça a très vite vrillé dans une culmination de violence dont personne n'a envie de se souvenir.

Tu me parlais, quand tu commençais à travailler sur ce film il y a des années, d'auteurs Américains (Malcom X, Mike Davis) mais aussi des écrits de Romain Gary et Guy Debord sur les émeutes.

De mon point de vue ceux qui ont écrit les choses les plus intéressantes sur les émeutes en Amérique, celles de 1992 ou les précédentes, ce sont eux Gary et Debord. De même, *Furie* de Fritz Lang est pour moi le film le plus intéressant sur l'Amérique. En fait j'ai l'impression qu'il faut de la distance sur les problématiques raciales en Amérique. C'est plus facile pour les étrangers de reconnaître le côté arbitraire, le côté jeu de rôle de chacun. Gary, Debord ou Lang eurent cette chance d'être un petit peu au-dessus de la mêlée, tout simplement parce qu'ils venaient d'ailleurs.

Guy Debord décrit la ville avec ces espèces d'avenues, de rubans, de routes absolument similaires, dans *La Société du spectacle*. On a l'impression de ne même pas être dans une ville, avec ces grandes avenues de bâtiments à un étage qui correspondent à nos zones péri-urbaines. Ensuite il y a ce passage où il décrit comment les gens regardent les émeutes à la télévision tandis que c'est en train de se passer à côté d'eux. Comme s'ils préféraient ce miroir déformant de la télévision à la réalité. Il a enfin cette façon d'identifier l'origine des problèmes par le versant consumériste frustré des émeutiers. Romain Gary parle pour sa part de la « société de provocation » dans *Chien Blanc* face aux premières émeutes de 1965 à Watts. Il écrit : « Pour les afro-américains, ce pays serait le plus beau du monde, excepté le fait que ce pays les refuse ».

REPERES HISTORIQUES

3 mars 1991. Rodney King, un homme afro-américain de 26 ans, est passé à tabac par des policiers de la Los Angeles Police Department, au terme d'une course poursuite. Filmées par un vidéaste amateur, les images de son lynchage font le tour du monde.

16 mars 1991. Une adolescente afro-américaine est tuée par la propriétaire d'origine coréenne d'une épicerie de South Central. Latasha Harlins est abattue par Soon Ja Du dans le dos, tandis qu'elle quitte le magasin après une altercation. Le crime est filmé par la vidéo de surveillance du magasin.

15 novembre 1991. Verdict du procès de Soon Ja Du pour le meurtre de Latasha Harlins : ne tenant pas compte de l'avis du jury, la juge Joyce Karlin décide d'une peine très légère de cinq ans de prison avec sursis, 400 heures de travaux d'intérêt généraux et une amende de 500 dollars. Une décision qui plonge la communauté de South Central dans la fureur.

Mars 1992. Procès des quatre policiers ayant tabassé Rodney King, accusés d'« usage excessif de la force » (« use of excessive force »). La défense ayant récusé les afro-américains, le jury est composé de dix blancs, un asiatique et un latino. La vidéo amateur est versée au dossier et est examinée image par image par des experts.

29 avril 1992, après sept jours de délibérations du jury, les quatre accusés sont acquittés. Deux heures plus tard éclatent les premières émeutes dans le quartier de South Central, Los Angeles. Celles-ci dureront cinq jours, feront entre 50 et 60 morts, 4000 arrestations et plus de 3600 départs de feu, détruisant 1100 bâtiments dans la ville.

Deniz Gamze Ergüven

Née à Ankara en 1978, Deniz Gamze Ergüven a, dès l'enfance, un parcours cosmopolite marqué par de nombreux aller-retours entre la France, la Turquie puis les Etats-Unis. Cinéphile, elle intègre le département Réalisation de la Fémis à Paris en 2002 après un diplôme de Lettres et une maîtrise d'Histoire africaine à Johannesburg. Son film de fin d'études, *Bir Damla Su (Une goutte d'eau)*, 2006) est sélectionné à la Cinéfondation du Festival de Cannes et récompensé au Festival International de Locarno (section Léopards de demain). S'ouvrant sur l'image d'une femme voilée faisant une bulle de chewing-gum, le court-métrage raconte la tentative d'émancipation d'une jeune turque (interprétée par Deniz elle-même) en rébellion contre le patriarcat et l'autoritarisme des hommes de sa communauté.

En 2015, sort sur les écrans, son premier long-métrage : *Mustang*, co-écrit avec Alice Winocour à l'été 2012. Récit d'une libération, *Mustang* pose un regard fort et féminin sur la Turquie contemporaine. Le film a été tourné tout au nord de la Turquie, dans la région d'Inébolu, à 600 km d'Istanbul.

Deniz Gamze Ergüven tourne son second long métrage, *Kings*, aux côtés de Halle Berry et Daniel CRAIG. Sélectionné à l'Atelier de la Ciné-Fondation, *Kings* sera également sélectionné au Festival du Film de Toronto. Il sort sur les écrans français le 25 avril 2018.

FILMOGRAPHIE

2018 KINGS

Réalisation et scénario de Deniz Gamze Ergüven. Lauréat 2011 d'Emergence (France). Projet parrainé par Olivier Assayas. Sélectionné à l'Atelier de la Ciné-fondation – Festival Cannes 2011 (France). Sélectionné au Sundance Festival, screenwriters lab 2012 et au Festival du Film de Toronto (2017).

2015 MUSTANG

Réalisation et scénario de Deniz Gamze Ergüven et Alice Winocour Quinzaine des Réalisateur – Festival de Cannes 2015 Nominé aux Oscars 2016 (dans la catégorie Meilleur Film en langue étrangère) 4 Césars (dont celui du Meilleur scénario et du Meilleur Premier Film) Sélectionné au 53ème TIFF – Crossroads (Thessalonique, Grèce). Global Film Grant – Cinémart 2014

2006 BIR DAMLA SU

Film de fin d'études, La fémis 2006 – fiction 35 mm – 19' (France) Festival Cannes, Sélection Officielle, Cinéfondation 2006 Festival de Locarno, Primé aux « Léopards de demain », 2006 Antalya Golden Orange Film Festival 2006. Orange d'Or du meilleur film court (France) Festival de Donastia - San Sebastian 2006 New York Film Festival 2006 Stockholm International Film Festival 2006 Paris tout court, 2007. Meilleure actrice et prix de la jeunesse (France). Next, Bucarest, Prix du meilleur réalisateur Projection au MoMA, (Museum of Modern Arts New York), 2006

2005 MON TRAJET PREFERE La Fémis

2004 ONDES La Fémis

2004 LIBERABLES La Fémis

2003 SES AILES La Fémis

LISTE ARTISTIQUE

Millie Dunbar: Halle BERRY

Obie Hardison: Daniel CRAIG

Jesse Cooper: Lamar JOHNSON

William MCgee: Kaalan « KR » WALKER

Nicole Patterson: Rachel HILSON

Shawnte: Issac Ryan BROWN

Ruben: Callan FARRIS

Peaches: Serenity Reign BROWN

Tiger: Reece CODY

Jordan: Aiden AKPAN

Carter: Gary Yavuz PERREAU

Sherridanne: Ce'Onna JOHNSON

Damon: Lorenz ARNELL

Angela: Lorrie ODOM

Quinn: Lewis T.POWELL

Maria: Flor de maria CHAHUA

Latasha Harlins: Quartay DENAYA

Soon Ja Du: Janet SONG

LISTE TECHNIQUE

Un film de Deniz GAMZE ERGÜVEN

Ecrit et réalisé par Deniz GAMZE ERGÜVEN

Musique: Nick CAVE & Warren ELLIS

Image: David CHIZALLET

Décors: Céline DIANO

Montage: Mathilde VAN DE MOORTEL

Casting: Heidi LEVITT

Son: Pierre MERTENS, Olivier GOINARD, Paul HEYMANS, Olivier GUILLAUME

Costumes: Mairi CHISHOLM

Scripte: Ludivine DOAZAN

Assistant réalisatrice: Jacques TERBLANCHE

Produit par: Charles GILLIBERT

Coproduit par: Geneviève LEMAL

Producteurs executifs: WEI HAN YEE YEO CHANG CÉLINE RATTRAY TRUDIE STYLER CHARLOTTE
UBBEN OLIVIER GAURIAT

Une coproduction: CG CINEMA INTERNATIONAL SCOPE PICTURES FRANCE 2 CINÉMA AD VITAM
SUFFRAGETTES

Avec la participation de: CANAL+ CINÉ+ FRANCE TÉLÉVISIONS

Avec le soutien de: EURIMAGES LE TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE VIA
SCOPE INVEST

Distribution France: AD VITAM EN ASSOCIATION AVEC NJJ ENTERTAINMENT

© 2017 CG Cinema International - Scope Pictures - France 2 Cinema - Ad Vitam - Suffragettes